



TAUPIN

— Je crois que nous sommes fichus, se disait entretemps le Rossai, dans sa hutte.

Jeannot serait-il prisonnier, lui aussi ?

Où tué ?

Cette incertitude lui était pénible, plus que tout autre chose.

Il appliqua son œil sur la paroi de la hutte, qui était formée de branchages, et d'une sorte d'argile... mais il n'aperçut que quelques nègres, accroupis sur le sol, une lance devant eux.

— Ce sont nos géoliers, pensa-t-il.

De l'autre côté, où il y avait des interstices dans le mur, il n'aperçut que quelques huttes.

Tout était tranquille aux environs.

— N'y aurait-il pas quelqu'un de nos amis près d'ici ?

On pourrait voir...

Il s'approcha d'une des fentes de la muraille et cria, du plus fort qu'il put :

— Jeannot !

Rien ne bougea.

Il répéta son cri.

Même silence.

Il essaya encore, de l'autre côté.

A peine eut-il crié qu'il entendit la voix de Taupin, quelque peu indistincte.

Il reconnut néanmoins la voix, et comprit ce que son compagnon d'infortune lui répondait.

— Rossai, c'est toi ?

— Oui !

— Courage !

— Il importe peu...

Le Rossai voulut encore dire quelques mots, lorsque la porte de la hutte s'ouvrit tout à coup.

Un nègre parut, et le prisonnier reçut un coup bien appliqué en pleine figure.

Le Rossai laissa échapper un cri de douleur et voulut s'élan-  
cer sur le nègre.

Un coup de poing en pleine poitrine fit rouler le garçon sur le sol.

Le nègre disparut.

— Plaisante manière pour faire comprendre à quelqu'un qu'il doit se taire ! dit le Rossai... Je n'entends plus Taupin... On lui aura adressé la même invitation !.. Drôle de pays... S'ils ne se décident pas à nous rôtir bien vite, nous en verrons de belles... Ce qui serait plus grave, c'est de nous envoyer au marché d'esclaves pour nous y vendre... Mais ils n'oseraient faire cela avec des blancs, car il y a trop d'Européens par ici, et les noirs paieraient leur audace de leur tête, à ce que Tarara m'a raconté dans le temps.

Mister Steadily aurait-il été fait prisonnier lui aussi ?

Et Jeannot ?

L'idée de son frêrôt ne le quittait pas.

Il eut envisagé avec bien plus de calme l'avenir si menaçant, la mort, s'il le fallait, s'il avait su que Jeannot avait réussi à s'échapper.

Vers le soir, son cerveau fatigué exigea du repos.

Le Rossai s'étendit sur le sol et ferma les yeux.

Du temps qu'il se trouvait auprès de son père, il avait passé plus d'une nuit sur le sol, pour dormir à la belle étoile... Il ne

regimbaît donc point.

Et il s'endormît, d'un sommeil très calme, comme s'il eût été étendu sur son lit de camp dans la tente de Mister Steadily...

Il en était tout autrement de Taupin.

Celui-ci sentait la faim lui tordre les entrailles.

Il avait déjà frappé à différentes reprises les parois de la hutte de ses poings, sans qu'on eût fait mine de l'entendre.

Enfin un Ouyamba parut.

Taupin, employant les quelques mots qu'il connaissait, et s'exprimant plus encore à l'aide de multiples gestes, finit par faire comprendre au nègre qu'il avait faim.

Celui-ci fit signe de la tête.

Un ricannement découvrit ses dents blanches.

— Que signifie cela ? se demanda Taupin. Voudrait-il dire qu'il va me faire préparer à souper, ou qu'il a envie de goûter un aloyau.

Après une longue attente, il finit par comprendre que le nègre n'avait tenu aucun compte de sa prière.

Il résolut donc de chercher du réconfort dans le sommeil. Mais il ne réussit à fermer les yeux que pendant quelques instants, pour se réveiller ensuite en sursaut...

Enfin le jour se leva.

La porte de la hutte s'ouvrit et un nègre entra, tenant une cruche d'une main et une plaque de fer de l'autre.

Sur la plaque se trouvait un objet qu'il jeta à Taupin, comme il eût jeté un os à un chien.

C'était une petite galette de maïs, bien peu apétissante et même brûlée, mais que Taupin dévora à belles dents, en l'arrosant de l'eau que contenait la cruche.

Ce repas n'avait rien d'attrayant, mais l'homme, en ces moments là, se contenta de choses qu'il refuserait en temps ordinaire.

Deux heures durant, le village resta silencieux... Mais alors les prisonniers entendirent les nègres lancer des exclamations tout en parcourant le village en troupe...

Ils regardèrent par les fentes de leurs huttes, mais ne purent découvrir la raison de tout ce tapage.

De nouveau, une partie de la journée s'écoula, sans que les prisonniers puissent voir quelque être humain, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup.

Ils furent saisis par des nègres et entraînés vers la place publique, qu'ils avaient déjà vue lorsque Mister Steadily avait refusé de payer au roi nègre le droit que celui-ci réclamait.

Ils furent menés vers la grande hutte, qui était certainement le palais royal... Là, ils furent conduits vers une salle, où on les laissa

ensemble, sous la surveillance de quelques nègres armés.

Taupin et le Rossai s'embrassèrent et serrèrent la main de Tarara. Celui-ci semblait fort peu rassuré.

— Que va-t-il se passer ? lui demande le Rossai.

— Nous serons condamnés, lui répondit Taupin, Je crois que la justice est plus expéditive ici que chez nous, et que nous serons bientôt envoyés dans l'autre monde... J'ai y songé durant toute ma détention, et la chose ne me frappera donc pas sans que je m'y attende... Je parle, bien entendu, du jugement, car l'exécution de la sentence ne me plaira pas beaucoup.

— Pourvu qu'ils nous décapitent immédiatement, ou nous percent le cœur.

— Qu'en penses-tu, Tarara ? demanda le Rossai.

Le nègre fit un geste qui ne présageait rien de bon.

— Tu n'en sais rien ?

— Mais si !

— Dis-nous alors ce qui nous attend.

— Inutile.

— Nous sommes prêts à tous.

— Il vaut mieux que vous ne sachiez pas ce qui vous attend.

— Tarara, insista le Rossai, tu sais ce que les Ouyambas veulent faire de nous. Toi, tu le sais, mais nous ne sommes pas dans ce cas et cette incertitude est plus pénible que toutes les tortures qu'ils pourraient nous infliger... Dites-nous ce que tu sais.

Tarara réfléchit un instant avant de répondre.

Puis il dit :

— Vous avez raison... Il vaut mieux sans doute que vous sachiez ce qui vous attend... Je vous apprendrai tout d'abord la bonne nouvelle qu'un de mes geôliers m'a apprise. J'avais quelques pièces de monnaie sur moi, et elles lui ont délié la langue... Mister Steadily et Jeannot n'ont pas été faits prisonniers.

— Quel bonheur ! s'écria le Rossai, mais s'arrêtant tout à coup :

— Ils sont tués peut-être ?

— Non, on n'a pas retrouvé leurs cadavres. Le nègre le savait parfaitement.

— Ils ont donc réussi à s'enfuir ? dit Taupin.

— Mais ne seront-ils pas dévorés par les bêtes fauves ou ne mourront-ils pas de faim ?

— S'ils parviennent à franchir la montagne, il est certain qu'ils seront bien reçus dans le village près duquel nous avons séjourné...

Ils seront même protégés contre les atteintes des Ouyambas, car ceux-ci ne se risqueraient pas là... Les deux tribus sont

ennemies !

— Si je savais que Jeannot était sauf, le reste m'importerait peu.

— Ne dites pas cela, dit Tarara. Car un sort terrible nous est préparé.

— Et bien ?

— Ne nous martyrisez pas d'avance en nous racontant tout par bribes et morceaux... Dites-nous immédiatement ce que nous avons à craindre.

— Tarara fait comme l'Anglais, dit Taupin, qui voulait couper les oreilles de son chien, mais qui, pour éviter que l'animal ne souffrit trop d'une opération radicale, en enlevait chaque jour une petite partie.

— J'admire votre bonne humeur, en ce moment, dit le guide. C'est pourquoi je préférerais ne rien vous dire... Elle disparaîtra bien vite quand vous saurez...

— Allez-y !

— Je vous dirai donc que l'événement que nous avons le plus à craindre s'est produit ce matin... Vous avez entendu les clameurs et les courses à travers le village, n'est-il pas vrai ?

— Oui, je l'ai entendu.

— Et bien, cela provenait de la nouvelle, qui se propageait à travers le village, que le sultan venait de mourir... Il en est ainsi, en effet...

— Le diable ait sa vilaine âme ! dit le Rossai.

— Au cours de la lutte sur la montagne, il a été blessé d'un coup de feu... Nul ne savait le soigner... Il est mort dans les pires souffrances !

— Est-ce là cette nouvelle si terrible ? demanda Taupin. On leur donnera un nouveau sultan, et l'ancien sera bien vite oublié... Il en sera ainsi comme dans nos pays.

— Non, ils seront gouvernés par une sultane, car le sultan n'avait pas de descendants mâles... Mais cela ne change rien à notre destinée... Ce qu'il y a de grave, c'est que le sultan sera enterré aujourd'hui...

— Que voudrais-tu qu'on fit sinon d'un sultan mort ? demanda le Rossai.

— Il faut pourtant que je vous le dise, dit Tarara, hésitant encore. Nous serons les victimes expiatoires !

— Que signifie cela ?

— Et serons enterrés en même temps que le corps du sultan.

— Cela me laisse indifférent, dit Taupin. Je préférerais rester en vie, mais une fois mort, l'on peut faire de moi ce que l'on veut.

— Enterrés vivants, reprit Tarara.

— Que dis-tu ? s'écria Taupin, et son visage devint blême.

— Enterrés vifs ! s'écria le Rossai, et il sentit son sang se glacer dans ses veines.

— Oui, dit le guide, ce sont les mœurs d'ici. Lorsque le chef est tué, au cours d'une guerre, et si l'on peut faire des prisonniers, ces derniers sont enterrés vifs, avec le cadavre du sultan. Voilà le sort qui nous attend.

Les prisonniers ne soufflèrent mot pendant quelques instants.

Une telle mort était épouvantable.

Et ils devaient attendre cette mort affreuse sans pouvoir faire la moindre tentative pour s'y soustraire.

Cette situation était intolérable.

— Que n'ai-je jamais quitté la niche du père Méta ! se disait le Rossai.

— Si j'étais resté à Paris, pensait Taupin, je serais attablé tranquillement.

Tarara était résigné.

Il était écrit qu'il devait être enterré vif... Il n'y avait rien à faire à cela.

Ils attendirent longtemps, et les heures leur semblaient des siècles, qu'on vint les chercher, pour les mener, de la hutte dans laquelle ils se trouvaient, dans la fosse du sultan...

Tout à coup retentirent des stridents coups de cymbale et les cris des nègres...

Tarara, qui était accroupi, se dressa d'un bond...

Une vive anxiété se lisait sur ses traits.

— Les voilà ! dit-il d'une voix sourde.

— Qui ?

— On va l'enterrer.

— Mon Dieu ! s'écria Taupin, et il sentit ses jambes trembler sous lui.

Le Rossai, qui s'était montré courageux jusque là, éclata en sanglots.

— Je ne veux pas mourir encore ! s'écria-t-il en sanglotant. Je veux demander merci ! Implorer leur clémence.

Et, s'adressant à Tarara :

— Ne pourrait-on nous mener en présence de la reine ? demanda-t-il... Elle aura pitié de nous.

— N'oubliez pas que c'est une négresse, reprit le conducteur, et nous avons tué son père... Une blanche oublierait-elle cela ?

— Taupin !

— Rossai !

Et les deux compagnons d'infortune s'élançèrent dans les bras l'un de l'autre.

Ils restèrent longuement embrassés, sanglotant...

Au-dehors, tout s'apaisa...

Ils n'entendirent plus rien, de tout un temps.

Une étincelle d'espoir scintilla dans l'œil du guide.

— Ne viendraient-ils point? Nous tueront-ils après les funérailles?

Les prisonniers n'échangeaient plus de parole.

Ils tendaient l'oreille, tâchant de savoir ce qui se passait au dehors de la hutte...

Ils entendirent les nègres revenir.

Le danger d'être enterrés vifs était-il écarté?

Où Tarara s'était-il trompé?

Si les funérailles n'avaient pas encore eu lieu?

Tout à coup, les deux nègres qui surveillaient les prisonniers, sortirent de la hutte et se placèrent, lance en main, devant la porte.

Une femme entra.

Les prisonniers comprirent immédiatement que ce devait être la sultane.

C'était une belle négresse, de haute stature, bien formée, et moins noire que la plupart des Ouyambas.

Une étoffe rouge lui couvrait le corps... De lourds bracelets de cuivre ornaient ses jambes et ses bras... Son cou s'ornait d'un collier, formé de perles de verroterie, de dents d'éléphants et de petits osselets... Elle portait aux oreilles des cercles de métal, qu'on eut pris, en Europe, pour des bracelets... Ses cheveux, redressés sur sa tête, étaient parés d'un panache de plumes blanches et bleues...

Sur le bras gauche, elle portait un perroquet gris rayé de rouge.

De la main droite, elle tenait une longue lance.

Le Rossai s'agenouilla devant elle et éleva ses deux mains au-dessus de sa tête.

Taupin et Tarara ne bougèrent point...

— Rester immobiles, avait dit le guide.

La sultane regarde longuement le Rossai, qui restait agenouillé devant elle, et ne daigna pas regarder les deux autres.

Elle murmura quelques paroles, et un sourire découvrit des dents éclatantes de blancheur...

Puis elle disparut.

— Qu'a-t-elle dit? demanda le Rossai, qui s'était redressé.

— Que vous êtes un beau garçon! répondit Tarara.

— En voilà un moment pour se moquer de moi!

— Je n'en sens pas la moindre envie... Elle a dit: fort beau... fort bien...

— Pour être dévoré ! dit Taupin.

— Je vous ai déjà dit que les Ouyambas ne sont pas des mangeurs de chair humaine... Je ne comprends rien à ce qui se passe.

Quelques instants après, un nègre, vêtu de rouge, et orné de plusieurs bracelets de métal, parut dans la hutte.

Il posa la main sur l'épaule du Rossai et dit quelques mots.

— Il faut le suivre, dit Tarara.

— Cela commence... Je ne vous reverrai plus, peut-être... Adieu, Taupin.

Et il embrassa de nouveau le domestique, tandis qu'il serra longuement la main du guide.

Puis il suivit le nègre dans un autre appartement, dont les murs étaient décorés d'étoffes et où se trouvait un lit de camp.

Le sol était couvert d'une sorte de mousse...

Le noir désigna le lit au Rossai, et quitta la pièce.

— Que signifie cela ! se demanda le garçon. Mon geste aurait-il fait beaucoup d'impression sur la brune demoiselle ! D'après Tarara, cela n'est pas possible, mais mon type semble avoir perdu la boussole, depuis que nous sommes ici... Il nous a déjà enterrés vifs, et néanmoins je me trouve ici, dans une belle chambre, sur un lit somptueux... Il y a de l'avancement, en tout cas.

Deux nègres entrèrent.

Le premier tenait un plat en métal, sur lequel le Rossai aperçut une pièce de volaille, qui lui sembla cuite à point.

Le second nègre portait un plat semblable et les deux plats qui y étaient posés contenaient du riz et des fruits.

Les noirs déposèrent leur fardeau devant les pieds du Rossai et quittèrent la pièce sans dire un seul mot.

— Est-ce un rêve ou est-ce la réalité ? se demanda le garçon. En tout cas, si c'est un rêve, c'est un beau rêve... Tâchons de ne pas nous réveiller... Profitons de l'occasion, car je me sens grand faim...

L'on dirait que les Ouyambas n'ont pas encore fait connaissance avec des cuillers et des couteaux... Je saurai bien découper avec les dents cette appétissante volaille !... Serait-ce un souper funéraire, en l'honneur de feu le sultan ? En ce cas, il n'a pas eu tort de passer l'arme à gauche.

Le Rossai s'était assis par terre, avait saisi la volaille par les pattes et avait planté ses dents dans la chair savoureuse de la belle pièce.

Il avait bon appétit et bientôt il ne resta plus sur le plat que quelques os à moitié rongés.

— Je voudrais bien prendre comme dessert un peu de ce riz, pensa le Rossai. Mais comment faire ? Je ne puis happer cela comme

un chien ! Comment faire ?

Il recherchait encore la solution de ce difficile problème, lorsque le rideau, qui formait draperie devant l'entrée de la hutte, s'écarta.

La sultane parut.

Elle s'arrêta près de l'entrée et regarda longuement le Rossai.

Celui-ci fixa les yeux dans les yeux de la princesse noire.

Ils ne soufflèrent mot.

À quoi bon d'ailleurs ? Ils ne se seraient pas compris !

— M'apporterait-elle une cuiller ou une fourchette ! Qui sait ? Il doit y en avoir assez au village, puisqu'ils ont fait main basse sur tout l'attirail de Mister Steadily.

Il montra de l'assiette pleine de riz et fit un geste comme s'il portait une cuiller à la bouche.

— Et bien, Madame la douarière de Terrebrunel ! N'y a-t-il pas de cuiller ici ?

La sultane dit quelques paroles.

— Je n'en comprends rien, mais je crois pourtant que vous avez raison... Oui, une cuiller !

Et en prononçant ces paroles, il indiqua encore l'assiette du doigt.

Un sourire découvrit les dents de la beauté noire..

Celle-ci s'approcha, s'assit brusquement devant le plat... prit entre le pouce et l'index un peu de riz, malaxa cette pincée en forma une boulette qu'elle jeta dans sa bouche.

— Ne vous occupez pas de moi, Madame... Mais j'espère que vous vous avez lavé les mains. Essayons ce système !

Il suivit l'exemple de la reine... Mais il se montra maladroit ; quand il voulut jeter la boulette dans sa bouche, il ne fit que la jeter sur sa joue, et la boulette tomba à terre.

La sultane secoua la tête, et de nouveau ses lèvres entre ouvertes montrèrent ses dents étincelantes.

— Je crois que vous vous moquez de moi... Que voulez vous que j'y fasse, ma charmante noix de coco !... C'est la première fois que je me trouve assis à terre avec une demoiselle Ouyamba pour manger une dornie à la mode du pays... Mais je m'y ferai...

La sultane lui fit signe d'ouvrir la bouche et lui lança adroitement la boulette de riz qu'elle venait de former, dans la bouche...

— Comme ça, ça ira, dit le Rossai, après avoir mangé le riz, mais je ne puis trouver cette manière de manger très agréable... Toi, ma brunette, mange encore un peu de riz... Quant à moi, je vais étancher ma soif...

La reine des Ouyambas se leva et prononça quelques paroles.

— Si je savais seulement ce qu'elle me voulait... Si Tarara était ici, nous pourrions échanger nos impressions... Elle dit peut-être que je suis beau garçon... Oui, oui, tu as l'air très avenant,

ma belle.. Tu est très passable pour une Ouyamba, Elle file? Quelle dommage! Je pensais continuer la conversation!... Allons, bonjour.

La reine quitta l'appartement.

— En voilà un drôle de corps, se dit le Rossai... En tout cas, elle semble me porter de l'intérêt et je ne crois pas qu'elle voudrait me faire tenir compagnon à feu son père, à cinq pieds sous terre... Pour le moment, c'est le principal... Attendons les événements... Si je savais seulement que Jeannot est hors de danger, je serais déjà à mon aise, ici... L'estomac rempli, et rien à faire...

Il s'étendit sur le lit de camp et ferma les yeux.

Un nègre entra, réveilla le Rossai et lui fit signe de le suivre.

— Cela ne m'a pas l'air fort rassurant... La sultane se serait-elle ravisée?... Ma dernière heure serait-elle venue?

Le nègre amena notre héros devant la reine, qui se trouvait dans une grande pièce, entourée de plusieurs autres négresses.

Elles entouraient le réflecteur de Mister-Steadily.

La reine lui fit signe d'approcher et de faire marcher l'appareil.

— Voilà qui est bientôt dit, dit le Rossai... Mais comment faire? Je ne sais pas comment faire manœuvrer cette machine! Taupin le saura sans doute, mais comment faire comprendre à ces noiraudes qu'elles doivent m'amener mon ami... Oui, madame de Terrebrune, faire briller cette lumière... Oui, oui, je ne demande pas mieux mais je ne sais pas comment cela fonctionne.

Taupin le sait, poursuivit-il... Taupin! Ne connaissiez-vous pas mon ami Taupin?

Le Rossai éleva trois doigts et désigna ensuite l'appareil pour indiquer qu'ils devaient être trois pour le faire manœuvrer, mais la princesse ne le comprit point et indiqua également le réflecteur en faisant signe de le faire marcher.

— Que faire maintenant? se demande le garçon. Si elle perd patience, elle me fera couper le cou.

Il s'approcha du réflecteur, le fit tourner en tous sens, tourna quelques vis, mais pas une étincelle ne se produisit.

— Je donne ma langue au chien!

Tout à coup, une idée lui vint.

Il fit signe au nègre qui l'avait amené là de le suivre et sortit avec lui.

La sultane avait fait signe au nègre d'obéir.

Il suivit donc le Rossai.

Celui-ci le conduisit vers la hutte qui servait de prison à Taupin et à Tarara.

— Pourvu que mes amis ne soient pas enterrés en compagnie du sultan décédé, se dit-il. Si oui, je n'ai plus aucune chance de donner satisfaction à la sultane, et je suivrai mes amis dans la mort.

Mais Taupin et le guide se trouvaient encore dans la hutte. Ils avaient l'air plus confiant que lorsque le Rossai les avait quittés.

Leurs geôliers, qui leurs avaient apporté à manger, leur avaient appris que le sultan était déjà enterré, et qu'ils n'avaient plus rien à craindre, attendu que leur camarade était devenu le favori de la reine.

— Accompagnez-moi de suite, dit le Rossai, car j'ai promis à la sultane de faire briller la lune. Sais-tu comment cette machine du patron travaille, Taupin ?

— Mais oui. Il n'y a qu'à enlever la partie d'arrière, c'est une espèce de couvercle. Tu apercevras alors un bouton, sur lequel il n'y a qu'à appuyer.

— Cela suffit. Allons, accompagnez-moi tous deux. Vous êtes hors de votre prison et nous pourrions peut-être rester ensemble. Et je pourrai au moins dire quelques mots à madame de Brunoterre. Jusqu'ici, je ne lui ai encore pu dire quoi que ce soit.

Le trio se rendait vers la salle du palais, où la sultane et ses dames d'honneur entouraient toujours le réflecteur de Mister Steadily.

Taupin et Tarara s'inclinèrent profondément devant la reine.

Le Rossai s'approcha du réflecteur, enleva immédiatement la partie antérieure de l'appareil, poussa le bouton et... les dames d'honneur s'enfuirent en poussant des cris tandis que la reine, immobile sur son trône, semblait frappée de la foudre.

Le projecteur était tourné vers le groupe des négresses et un puissant jet de lumière les avait subitement inondées.

Le Rossai appuya de nouveau sur le bouton, et l'obscurité se fit...

La sultane se leva et prononça quelques paroles.

Les femmes qui s'étaient enfuies reparurent.

La reine leur parla pendant quelques minutes.

— Que raconte-t-elle maintenant ? demanda Taupin.

— Elle dit qu'elle en était persuadée que notre ami était un puissant magicien et elle exprime son contentement de voir qu'il sait faire briller le soleil.

— En ce cas, elle peut voir encore une fois le soleil

Et de nouveau, le Rossai fit marcher l'appareil.

A ce moment, un nègre pénétra dans la salle et s'inclina devant la reine. Il lui adressa tout un discours.

Ce devait être au moins un ministre des Ouyambas, car un long manteau rouge le couvrait tout entier... de lourdes plaques de cuivre lui ornaient la poitrine, tandis qu'une panache de plumes se balançait sur sa tête.

— Ne l'avais-je pas dit ! s'écria Tarara.

— Que se passe-t-il ? demanda Taupin à mi-voix.

— Les chefs des Ouyambas se sont assemblés et ont décidé de notre sort.

— Et que veulent-ils de nous ?

— Écoutons...

— Inutile, cela ne m'aiderait pas à grand chose, je n'y comprends rien.

— Raisonnons un instant...

Le nègre poursuivit son discours, tandis qu'une vive anxiété se peignait sur le visage du guide.

Les discours suivants avaient été échangés entre le ministre noir et sa reine.

— Les chefs, réunis sous le grand palmier, ont décidé que les visages pâles doivent mourir... On les sacrifiera, avant le lever du soleil, sur la tombe du sultan.

Les chefs ont également décidé que les Ouyambas doivent avoir un chef mâle et invitent la sultane à choisir un mari.

Evidemment, ces discours furent prononcés de toute autre façon, attendu que la langue Ouyamba possède moins de mots que la nôtre et que tout s'y exprime en moins de mots... Peu importerait de répéter ici les paroles mêmes du dignitaire nègre, car bien peu de lecteurs savent, sans doute, assez d'Ouyamba pour comprendre la conversation.

En écoutant son ministre, la reine se mit à trembler, et ses lèvres pâlirent... C'est là la seule place où une négresse peut pâlir...

Elle jeta un regard de commisération sur le Rossai qui regardait toute la scène d'un air étonné.

Tout à coup, ses dents étincelèrent de nouveau entre ses lèvres, qui redevinrent rouges... Son visage prit tout à coup une autre expression.

Elle s'adressa au nègre et lui dit :

— Je suis satisfaite... Les chefs ont décidé du sort des visages blancs comme le grand esprit le veut...

— Nous sommes perdus, dit Tarara.

— Quant à mon époux, j'ai déjà fait mon choix, reprit la sultane.

— Qui donc régnera sur Ouyamba ?

— Je veux épouser le magicien blanc, dit la sultane, et puisque je ne saurais épouser un homme mort, il faut qu'on lui laisse la vie.

Le ministre regarda la reine d'un air stupéfait.

Celle-ci s'approcha du Rossai.

— Voilà le nouveau sultan, dit-elle.

Le ministre ne souffla mot et s'éloigna.

La reine posa la main sur l'épaule de notre ami.

— Mais que se passe-t-il donc ? Que me veut-elle ?

— Elle veut vous sauver... en vous épousant !

— Comment !

— Elle vous prend pour mari.

— Jamais !

— Si vous préférez la mort...

— Moi, épouser cette face de suie !... Et je n'ai que dix-sept ans !

— Vous avez à choisir : vous marier ou mourir !

— Les deux solutions sont terribles ! dit Taupin.

La reine s'approcha de Tarara et lui dit quelques mots.

— Elle demande si vous êtes satisfait

— Qu'elle me laisse au moins le temps de la réflexion ! Me marier... devenir sultan... Dois-je me faire noircir ?

— Si je puis vous donner un bon conseil, dit Tarara, dites immédiatement que vous êtes satisfait. Si vous semblez hésiter, la sultane, qui est femme après tout, changera peut-être d'avis, et avant que la lune se lève, nous sommes tués tous les trois... Dites oui... nous verrons après ce qu'il nous reste à faire.

— Soit, je me marie... Un instant ! A condition que vous et Taupin soyez graciés aussi.

Tarara s'entretint de nouveau avec la sultane.

— Elle est d'accord.

— Dites lui, en ce cas, que je suis prêt à devenir le maître de toutes ces boîtes à cirage.

Le guide transmit ces mots à la sultane.

Celle-ci saisit les mains du garçon entre les siennes, tourna quelques fois avec lui autour de la salle, en poussant des cris inarticulés, et sortit de la pièce.

Les dames d'honneur la suivirent.

Taupin, le Rossai et Tarara restèrent seuls.

— Eteignez le soleil, dit Taupin. Sinon il n'en restera plus lorsque votre femme en désire encore.

Le Rossai semblait cloué au sol.

— Est-ce bien toi, Taupin, que je vois devant moi.

— Je crois bien que c'est moi.

— Je ne rêve donc pas ?

— Si je ne rêve pas, c'est la réalité... et tu ne rêves pas non plus... Et j'en suis persuadé que je ne rêve pas... Je viens de me pincer partout, et cela me fait mal... Ou il se pourrait que je rêve que je me pince... Comment savoir cela ?

— Si les chefs ne tuent point la sultane, dit Tarara, nous sommes sauvés.

— La tuer ?

— Oui, en apprenant l'étrange nouvelle... Je crois que cela ne leur ira que tout juste d'avoir le Rossai comme sultan.

— Je n'avais qu'une crainte, tout à l'heure, dit le jeune homme... Je croyais qu'elle allait m'embrasser pour sceller les fiançailles... Dites-moi sincèrement, puis-je faire cela ?

— J'entends du bruit à l'extérieur... Ils ont peut-être déjà assassiné ta fiancée...

— En ce cas, dit Tarara, notre dernière heure a sonné.

Un grand nombre de nègres pénétra dans la tente.

Le ministre sortit du groupe et dit quelques paroles au Rossai.

— Que me veut-il ?... Beau sultan, qui ne comprend même pas la langue de ses sujets...

— Cela importe peu, dit Taupin... Il y a des pays civilisés où cela est également le cas.

— Il vous prie de le suivre... Faites le... Notre sort est entre vos mains.

Le Rossai obéit, et le nègre, suivi des autres chefs, et de Taupin et Tarara, qui, sans y être invités, avaient pris place parmi les notables Ouyambas, prit place sous le grand palmier, qui se dressait sur la grand-place du village.

Il prit place sur le monticule où se trouvait le sultan lorsqu'il avait donné audience à Mister Steadily, lorsque celui-ci était venu pour traiter avec lui.

Le nouveau sultan appela Tarara à ses côtés, pour s'en servir comme interprète.

Le Rossai s'assit.

On lui mit un manteau rouge sur les épaules, on entourra son cou d'une collier composé de petites pierres, de perles, de pièces de verroterie, on lui donna un bâton, sur lequel était fixé une dent d'éléphant, et on le coiffa d'un chapeau de général, orné de trois grandes plumes rouges, et qui était venu échouer là, Dieu sait à la suite de quelles aventures.

Une clameur étourdissante s'éleva...

Les nègres frappaient sur leurs tambours de métal comme s'ils avaient juré de casser leurs instruments... Les autres criaient à perdre haleine, dansaient et sautaient, élevaient les bras au-dessus de la tête, gesticulaient, et, couvrant tout ce vacarme, l'on entendait la voix de Taupin.

— Vive le sultan ! Vive le sultan !

Il dansait comme un possédé parmi les noirs.

Louis Méta, alias le Rossai, s'était donc enfui de la « niche » paternelle, pour être couronné roi, en plein cœur de l'Afrique.

— Je dois avoir bonne mine, dit-il à Tarara.

— C'est une tenue officielle, répondit celui-ci. J'ai été en Angleterre, où j'en ai vues qui étaient tout aussi baroques.

— Que dois-je faire maintenant ?

— Rester assis.

— Cela n'est pas très difficile.

— Bientôt la fête commencera... Vous dinerez avec vos ministres, sur la place... Ayez soin de leur laisser les meilleurs morceaux... Ne perdez pas cela de vue, si vous ne voulez pas vous créer de difficultés... Il vous faudra rester le maître ici, et cela ne vous réussira que si vous restez bons amis...

— Je n'ai heureusement pas grand faim.

— Les voilà déjà avec les plats...

— Et la sultane, ma promise, quand viendra-t-elle. Je ne l'aperçois plus ?

— Elle ne viendra plus... Elle n'est plus que votre femme, maintenant que vous êtes sultan.

— Elle n'a donc plus rien à dire ?... Elle a abandonné le pouvoir pour moi ?... La bonne âme !

— Elle devait se marier... Ainsi en avaient décidé les chefs.

— Il est vrai... Il faut rester ici, Tarara, car qui sait si l'un de ces types, je veux dire de mes ministres, n'a pas à me demander quelque chose.

Il fit signe à Taupin qui se hâta de le rejoindre.

— Prends place à ma droite, dit le Rossai. Je vous fais ministre !

— Des chemins de fer, postes et télégraphes, poursuivit Taupin.. Je n'aurai pas grand chose en ce cas...

— Soyons sérieux, dit le Rossai... Tu vois ce grand gaillard avec ce coutelas, n'est-ce pas... Que je fasse un geste, et il déposera ta tête à mes pieds... N'est-il pas vrai, Tarara ?

— Parfaitement, puisque vous êtes le maître ici !

— Es-tu convaincu, Taupin ?

— Inutile de le prouver, dit Taupin. Je le vois aux yeux de ce gaillard qui roulent dans leurs orbites comme deux boules de billard.

— La table est prête... Sa Majesté est servie...

En effet, l'on avait placé devant le sultan de grands plats, ou plutôt des plaques en métal, couvertes de tartelettes de maïs, d'oiseaux, de volaille, de gibier, et les ministres s'occupaient déjà à dévorer les bons morceaux.

La fête se prolongea jusqu'à la tombée de la nuit.

Lorsque la lune brilla au firmament, les guerriers de la tribu dansèrent quelques pas de guerre, et bientôt tout le monde rentra dans les huttes, et le village rentra dans le calme.

— Demain, dit le Rossai, nous nous enquerrons du sort de Jeannot, et de celui de Mister Steadily... Si nous parvenons à les trouver, ils ouvriront de grands yeux, en présence du nouveau sultan des Ouyambas... La bonne nuit...

— Que le sommeil soit propice à Sa Majesté, dit Taupin, et que les dieux veillent sur son repos.

— Ne te moque pas de moi... reprit le nouveau sultan, Plains moi plutôt ! Comment tout cela finira-t-il ? Nous devons rechercher Jeannot, ou en arriver à savoir ce qu'il est advenu de lui, et alors nous trouverons bien le moyen de filer d'ici sans danger.

— La vie te pèse donc, ici ?

— En voilà une question !

— Et tu es sultan ?

— La bonne nuit, Taupin !

Il serra énergiquement la main du domestique.

— Dors bien, Rossai.

Le palais, lui aussi, fut bientôt plongé dans le repos.

Le village principal des Ouyamba était paisiblement assoupi.



# LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège  
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S<sup>t</sup> Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE  
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

## TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite . . . . .	4
Un enfant volé. . . . .	8
En route ! . . . . .	13
Une nouvelle existence . . . . .	21
L'émule de Sherlock Holmes . . . . .	28
John M. Steadily et son domestique . . . . .	33
Nouveau retard. . . . .	40
Le hasard et Monsieur Limiet . . . . .	46
Le yacht « The Sea Mew » . . . . .	73
Le crime du Capitaine Onion . . . . .	85
La tempête . . . . .	101
Où Monsieur Limiet reparait . . . . .	112
Une aventure de Taupin. . . . .	124
Une découverte du Rossai . . . . .	142
Dix mètres de laiton . . . . .	150
Le nouveau sultan des Ouyambas . . . . .	168
C'était écrit... . . . .	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute . . . . .	202
Le bot de Mister John Steadily. . . . .	217
Un étrange Anglais . . . . .	225
L'Avenir du Rossai. . . . .	240
Au camp boer . . . . .	240
Où Jeannot devient un héros . . . . .	264
Où était resté Monsieur Limiet . . . . .	273
Vers le pôle Sud ! . . . . .	286
Le pôle Sud . . . . .	310
Le Roi du pôle Sud . . . . .	323
L'histoire du docteur Emile Dorango . . . . .	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique . . . . .	344
Vers l'Océan ! . . . . .	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit . . . . .	371
Paul Potard et le trésor . . . . .	400
Vers Auckland ! . . . . .	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . . .	458
Où le Rossai s'égare . . . . .	475
Chez les étranglens . . . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . . . .	586
Aux mains des Russes . . . . .	608
A Londres . . . . .	624
Une femme de cœur . . . . .	630
Les hannis . . . . .	656
Le plan échoué . . . . .	702
Libres ! . . . . .	727
Une vieille connaissance . . . . .	737
A Kobdo . . . . .	748
Une aventure à Kasgar . . . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . . . .	766
A Liège . . . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . . . .	798

---